Dép.t de l'Eure
Case
FRC
4357

INAUGURATION

DE L'ÉCOLE CENTRALE

DE L'EURE,

(10 Germinal, an 7.e)

M+W 7762

INSTRUCTION PUBLIQUE.

FÊTE

DE LA JEUNESSE

(10 GERMINAL, AN 7.)

INAUGURATION DE L'ÉCOLE CENTRALE.

DISTRIBUTION DE PRIX.

A ÉVREUX,

Imprimerie d'ABEL LANOE, Imprimeur de l'Administration centrale de l'Eure.

ADMINISTRATION CENTRALE DE L'EURE.

Le dix Germinal, sept.e année de la République française, une & indivisible, à la fête de la Jeunesse Républicaine, l'École Centrale du Département de l'Eure fut solemnellement ouverte.

Jusqu'alors il n'avait pas été possible d'en compléter l'organisation. Le défaut de local & d'autres obstacles avaient toujours éloigné cette époque désirée: quelques-uns des cours voulus par la loi, avaient seulement été mis en activité. Mais enfin la génération naissante n'a pas été plus longtems privée de l'éducation qu'elle avait droit de réclamer; & plusieurs circonstances s'étant réunies pour donner à la fête un très-grand intérêt, elle a été aussi touchante que solemnelle.

Dès la veille au soir, le son des cloches & le bruit du canon avaient donné l'annonce de la

ſolemnité ; & le matin, au lever du ſoleil, la même annonce invita les citoyens à prendre part à la fête.

A neuf heures, l'Adminiſtration du Département, celles de la Commune d'Évreux & du Canton rural, les Tribunaux, les fonctionnaires publics civils & militaires, la Garde nationale & la Force armée en ſtation dans la Commune, ſe mîrent en marche pour ſe rendre au local de l'Ecole centrale.

Les Profeſſeurs, le Jury d'Inſtruction publique, le Directeur du Penſionnat de l'École, les Élèves des différens cours en activité, & ceux du concours pour les Penſions temporaires s'étaient avancés au devant des Autorités conſtituées ; & les ſentimens mutuels d'intérêt général & de bien commun furent exprimés par les cris répétés : *Vive la République ! Vive le grand Peuple, indépendant & vainqueur des rois* !

Cependant le cortège s'avançait, & parvint au milieu de la première des cours, où la terre avait été préparée pour la plantation & la conſécration d'un arbre à la Liberté.

Le préſident de l'Adminiſtration prononça un diſcours juſtement applaudi, & peignit les pro-

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

diges de la Liberté, en traçant aux jeunes Français les devoirs à remplir pour en conserver les bienfaits. (a)

Les bustes de Brutus & de Guillaume Tell étaient placés sur des piédestaux ornés de lierre. Le génie de ces anciens fondateurs de la liberté publique était invoqué ; les autorités constituées entouraient l'arbre vénéré ; des défenseurs de la patrie, blessés dans les combats, attendaient le signal pour le planter ; les instrumens de musique faisaient entendre les airs à jamais célèbres de la guerre & de la valeur ; & le président ayant placé dans la terre l'inscription gravée sur le bronze, pour transmettre aux âges futurs une époque chère aux arts & aux sciences, les guerriers plantèrent l'arbre de la Liberté : les magistrats voulurent y prendre part ; & les élèves de l'école se disputèrent l'honneur de couvrir ses racines. L'enthousiasme devint alors général, le bruit de la pioche & de la pelle ne fut plus entendu au milieu des acclamations civiques ; & des vœux publics furent exprimés ainsi :

(*a*) Ce Discours & les autres qui ont été prononcés à la fête, sont imprimés à la suite du procès-verbal.

A LA LIBERTÉ.

Que le feu ſacré de ce ſentiment généreux enflamme les jeunes Français d'un ardent amour pour la patrie ; qu'il leur inſpire un ſaint reſpect pour les lois ; qu'il anime, dans tous les ages, l'horreur de la tyrannie & de l'oppreſſion !

A LA DIGNITÉ DU NOM DE CITOYEN.

Qu'il ſoit chéri des républicains pour qui la Patrie n'eſt point un vain nom ; qu'il ſoit la déſolation de l'orgueil & de la ſotiſe dont le maſque eſt tombé devant lui !

A LA FELICITÉ UNIVERSELLE.

Que l'abus du pouvoir creuſe ſans ceſſe des abîmes ſous les pas des tyrans, & que les peuples de la terre ſoient bientôt heureux par la liberté, ſous la garantie de la vertu !

Après ces invocations à la liberté, le cortège pénétrant dans le local de l'école centrale, entra dans la ſalle de l'étude en commun, & le préſident prononça le diſcours d'inauguration dans lequel, en invitant les élèves à profiter

des moyens d'inſtruction qu'offrait la patrie, il leur ſignala l'ignorance & les préjugés comme la ſource de l'eſclavage, & leur montra le bonheur dans l'étude de leurs droits & la pratique de leurs devoirs. Les applaudiſſemens mérités par ces ſages maximes furent ſuivis de ces vœux publics :

A L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Que les droits de la nature ne ſoient point éclipſés par des devoirs imaginaires, & que les mœurs publiques s'élèvent au niveau de la grandeur nationale !

A L'ÉCOLE CENTRALE DE L'EURE.

Que le génie de la liberté, que le ſentiment de l'indépendance nationale ſoient à jamais l'appui de l'établiſſement dont il nous eſt enfin donné de voir l'inauguration !

Que le dévouement à la patrie, que l'amour des vertus ſociales honorent toujours les ſciences & les arts qu'on y doit enſeigner !

Qu'il devienne la gloire des hommes vertueux dont les élèves viendront y recevoir les

utiles leçons ; que les bonnes mœurs & la félicité publique qu'elles amènent, ſoient un jour, pour l'honorable vieilleſſe des inſtituteurs, la récompenſe des hommes de bien !

Le chant du départ s'étant fait entendre, le cortège s'eſt mis en marche pour ſe rendre au temple décadaire ; il était précédé par les tambours & la force armée. Des élèves de l'école centrale, décorés d'écharpes aux couleurs nationales, portaient, à des diſtances regl ées, les buſtes des fondateurs de la liberté publique & des bienfaiteurs de l'humanité : ils étaient précédés par d'autres élèves décorés des mêmes couleurs, & qui portaient les bannières de ces grands hommes. Cet emploi, dont ces élèves s'honoraient, leur avait été donné par les ſuffrages de leurs camarades : il était le prix de leur victoire dans un défi d'étude.

Les autorités conſtituées marchaient après les buſtes & les bannières ; les profeſſeurs, le jury d'inſtruction & le directeur du penſionnat ſuivaient les autorités, & portaient, dans une corbeille ornée de fleurs & de couronnes, les prix de conduite & d'encouragement mérités par les élèves dans les examens & les concours des jours précédens : les élèves venaient enſuite

avec les professeurs & les instituteurs primaires, & la marche était fermée par un peloton de la garde nationale.

Tous ayant pris, dans le temple, la place qui leur était assignée, le buste de J. J. Rousseau placé sur l'autel de la patrie, & la corbeille des prix déposée devant lui, le président a prononcé le discours de la fête de la jeunesse. Il a fait connaître le prix du tems & le soigneux emploi qu'en doit faire le jeune âge pour s'instruire; il a dépeint le sentiment louable d'une émulation généreuse, & l'amour de la gloire sagement entendu.

Le directeur du pensionnat a pris ensuite la parole sur les obligations dont il se chargeait pour le bien public; & par les détails affectueux & bien sentis qu'il a su développer en peu de mots, il a donné la garantie des engagemens qu'il prenait.

Le président ayant annoncé qu'il allait proclamer les noms des concurrens qui devaient être présentés au directoire exécutif pour obtenir les pensions d'études accordées par la patrie, quelques applaudissemens ont été bientôt suivis du plus grand silence : il était le fruit d'un intérêt vif & profond qu'inspirait l'annon-

ce de cette proclamation, & du désir inquiet d'en connaître le résultat.

En effet, plus de soixante familles, présentes à la fête, faisaient des vœux pour l'admission de quelques-uns de ces enfans (b).

(b) Il serait difficile de bien entendre cette partie du procès-verbal, si l'on ne savait pas que le ministre de l'intérieur ayant ordonnancé une somme de six mille francs, pour vingt pensions temporaires, de trois cents francs chacune, l'administration centrale a voulu choisir les vingt élèves à qui ces pensions seraient accordées, dans toutes les écoles primaires du département. Chaque école a fourni deux élèves, que leurs camarades ont eux-mêmes librement désignés au scrutin, comme les plus instruits d'entr'eux. Tous ces élèves, ainsi désignés, se sont rendus devant le jury d'instruction publique de leur arrondissement qui a choisi, après examen, les six plus instruits de ce concours, & a nommé un instituteur pour les conduire au chef-lieu. Ces élèves, au nombre de trente, & leurs instituteurs arrivés à Évreux, ont été logés chez les habitans de la commune; & ce serait une espèce d'ingratitude de ne pas faire connaître l'affection avec laquelle les habitans ont reçu, logé & choyé ces enfans. Il n'y avait pas une de ces maisons où l'on ne désirât la pension pour le petit hôte, avec autant d'empressement & de sollicitude qu'on l'eût désirée pour le fils de famille lui-même : en sorte

Le préſident a pris la liſte des élèves arrêtée par l'adminiſtration centrale & par les profeſſeurs. Il déſignait ces jeunes élèves par leurs prénoms, leur nom & le lieu de leur origine. A meſure qu'ils s'entendaient appeler, ils deſcendaient de leurs places ſur le parvis du temple, ils ſe formaient en cercle devant l'autel de la patrie, & ſe grouppaient ſous le buſte de Jean-Jacques.

La proclamation terminée, le préſident a fait l'appel de tous, pour leur donner le prix de mérite que les ſuffrages de leurs camarades & le choix du jury leur avait acquis. Ils montaient les dégrés de l'autel, le préſident leur donnait, avec l'accolade paternelle, des fleurs & des livres de morale, de civiſme & d'inſtruction, & la muſique célébrant les premiers ſuccès du talent, mettait le comble au charme du ſpectacle. (c)

---

que ces habitans, mêlés dans le temple avec quelques-uns des parens qui s'y étaient auſſi rendus, attendaient le réſultat avec une impatience toute paternelle, & qu'on en a vu pluſieurs mêler des larmes d'attendriſſement à celles que la ſatisfaction faiſait couler chez les parens témoins des ſuccès de leurs enfans.

(c) Il y a dans des ſcènes auſſi ſentimentales que celles-

Le préſident a de ſuite appelé les inſtituteurs primaires des ſix arrondiſſements d'inſtruction publique : il les a remerciés, au nom de la patrie, des ſoins qu'ils avaient pris pour l'enſeignement de leurs élèves, & leur en a montré la récompenſe dans les ſuccès qu'ils venaient

---

là des ſituations inexprimables & des particularités de détail, qui portent l'ivreſſe dans toutes les ames, & qu'il eſt fâcheux de ne pouvoir ni rendre dans un procès-verbal, ni tranſmettre à ceux qui n'étaient pas préſents. Comment peindre, par exemple, l'effet qu'a produit ſur tout le monde la vue de vingt élèves intéreſſants par la faibleſſe de leur âge, par l'annonce de leurs talens futurs, par leur ame que le crime n'a point dégradée, que les paſſions n'altèrent pas, ſur l'eſpérance deſquels des parens & des étrangers s'attendriſſent de concert. Il a été un moment pendant lequel la muſique exécutait, à la vue de ce groupe intéreſſant, l'air affectueux & ſentimental, *Où peut-on être mieux qu'au ſein de ſa famille*, & pendant lequel auſſi la voix argentine & pure de quelques-uns de ceux qui recevaient des prix faiſait percer au-deſſus des inſtrumens le cri naïf de *Vive la République* ! pendant lequel enfin l'ame émue dans toutes ſes facultés, ne pouvait plus retenir les preuves de l'attendriſſement & des jouiſſances délicieuſes qu'un ami de l'humanité ne voit point d'un œil ſec, & ſans y prendre part.

d'obtenir. Il leur a donné l'accolade fraternelle, & leur a remis des livres de morale pour ceux de leurs autres élèves qui s'en rendraient dignes dans leurs études.

La distribution des prix aux élèves de l'école centrale devait aussi leur être faite, & le président l'a de suite annoncée.

Parmi ces différens prix, celui de patriotisme décerné à l'un des élèves de l'école, par les suffrages libres de ses camarades, a été donné le premier de tous à l'élève désigné, & il l'a reçu avec des expressions de sentiment qui prouvaient qu'il en était digne. (d)

Les autres prix distribués dans les différens cours de mathématiques, en algèbre & en arithmétique ; de grammaire française & latine, d'histoire naturelle & de dessin, étaient 1.° ceux de conduite régulière, d'assiduité & d'application ; 2.° ceux d'encouragement dans les études.

Les premiers décernés, comme celui de pa-

(*d*) Citoyen Président, a-t-il dit, en montant au bureau, je ne le reçois qu'au nom de tous mes camarades, & pour eux tous, parce qu'ils le méritent tous autant que moi.

triotiſme, par les ſuffrages libres des camarades des différens cours, ont été donnés avant ceux d'encouragement qui ont été diſtribués enſuite, d'après les examens publics qui avaient eu lieu, & le jugement des profeſſeurs réunis, ſur le mérite des réponſes données.

L'intérêt qu'avaient inſpiré les premiers élèves, n'a point diminué pendant la diſtribution des prix à ceux de l'école centrale ; & il eſt difficile de ſe peindre une fête plus ſimple dans ſon ſpectacle, & plus délicieuſe dans tous ſes détails.

Tout ce qui intéreſſait les élèves & leurs études étant terminé, l'adminiſtration municipale, ouvrant ſur l'autel de la Patrie le regiſtre civique, a fait appel aux jeunes hommes de l'age légal pour venir s'inſcrire au rang de citoyens. Cette cérémonie plus grave que la précédente, & d'un intérêt majeur, étant achevée, le chant du départ annonce la retraite du temple décadaire ; le cortège ſe met en marche, & ſe rend une ſeconde fois à l'école centrale.

Pénétrant alors dans les jardins, il parvint aux boſquets les plus élevés de l'enclos. Le ciel était pur, & le ſoleil éclairait ce dernier acte de la fête. Le côteau ſur lequel marchait le

cortège, dominait le vallon & les habitations de la commune ; il offrait, jusqu'à la coline opposée, un coup-d'œil charmant. Là, dans un site agreste, entre des ormes & des chênes, était un tertre revêtu de mousse & de gazon, & des deux côtés, deux piédestaux ornés de guirlandes, avec les noms inscrits de Voltaire & de Jean-Jacques Rousseau. Les élèves qui portaient leurs bustes, les déposèrent sur ces deux espèces d'autels. Les autorités constituées entouraient le lieu de la scène, & le Président annonçant qu'il allait être planté sur ce tertre, & sous l'invocation des grands hommes dont les bustes étaient présens, un laurier, simbole des succès & de la gloire, il développa le but moral de cette inauguration dans un discours plein de sentimens, dont on ne pourrait que diminuer le prix en voulant en donner l'extrait.

Au milieu des applaudissemens qu'il obtient, deux guerriers couverts d'honorables blessures plantent sur le tertre le laurier consacré aux succès & à la gloire : les applaudissemens se prolongent, & se terminent par ces vœux publics :

AUX HÉROS DU GRAND PEUPLE.

Que la victoire soit toujours le prix de leur

bravoure ! que leurs armes triomphent de tous les dominateurs des peuples !

Et que l'intervalle des mers ne ſauve point de leur juſte vengeance un gouvernement abhorré! (e)

AUX GRANDS HOMMES DE TOUS LES PAYS !

Que les germes épars de la juſtice & de la vérité ſoient fecondés par-tout ! que les amis de l'humanité ſe connaiſſent & ſe rallient pour en venger la cauſe ! que la gloire & la reconnaiſſance publique ſoient toujours la récompenſe du génie & de la vertu !

Enfin le chant du départ, annonçant le retour du cortège, il reprend ſa marche vers la maiſon commune, & reconduit honorablement les drapeaux de la garde nationale.

---

(1) Ce vœu public a été ſuivi de l'imprécation unanime & ſpontanée : *Guerre au gouvernement Anglais.*

LISTE des élèves présentés par les Professeurs de l'École centrale, pour jouir des pensions temporaires, dont les noms ont été proclamés, & seront adressés au Directoire exécutif, conformément à l'article VIII de la loi du 3 brumaire an 4.

NOMS DES ÉLÈVES.	LEURS PRÉNOMS.	Noms de leur Arrondissement.
Cuisinier.	Jacques-Gaspard.	Andelys.
Hugot.	Félicité-Valère.	*idem.*
Boutrou.	Louis-Paul.	Bernay.
Richard.	Valery.	Évreux.
Garnier.	Frambourg.	*idem.*
Toutain.	Jean-Baptiste.	*idem.*
Chevalier.	Jacques.	*idem.*
Gancelle.	Louis-Prosper.	Louviers.
Harris.	Jean-Victor.	*idem.*
Blondel.	Pierre-Charles.	*idem.*
Quesney.	Pierre.	Pont-Audemer.
Bordeaux.	Jean-François.	*idem.*
Huet.	Jean-Guillaume.	*idem.*
Fleuri.	Louis-Rollin.	*idem.*
Giblain, jeune.	François.	Verneuil.
Emangard.	Alphonse.	*idem.*
Mulot.	Edme-François-Marin.	*idem.*
Choumara.	Marie-Théodore.	*idem.*
Robillard, cadet.	Jacq.-Joseph-Marin	Evreux.
Miserey.	Louis.	*idem.*

Noms des Instituteurs choisis par les juris d'arrondissement, pour amener les Élèves au concours.

Les citoyens,

SIBOUT, pour l'arrondissement d'Évreux.
EMY, pour celui d'Andelys.
AUSSI, pour celui de Bernay.
CLAUDE, pour celui de Louviers.
VIOT, pour celui de Pont-Audemer.
LEBERT, pour celui de Verneuil.

Distribution solemnelle des prix aux Élèves de l'École centrale.

Prix de Civisme.

Le citoyen MARCHE, le jeune, l'a obtenu par le suffrage de tous ses camarades.

Mathématiques.

A mérité le prix de bonne conduite, SÉRAPHIN LEROY, d'Évreux.

ALGÈBRE.

PRIX D'ENCOURAGEMENT.

A mérité le premier prix DOMINIQUE VERNHES, d'Évreux ; le second prix, SÉRAPHIN LEROY, d'Évreux.

ARITHMÉTIQUE.

A mérité le prix de bonne conduite, LOUIS-JOSEPH GASSOUIN, d'Évreux.

PRIX D'ENCOURAGEMENT.

A mérité le premier prix, NICOLAS COQUET, de la Ferrière-sur-Risle.

Le second prix, LOUIS-JOSEPH GASSOUIN, d'Évreux.

Ont obtenu mention honorable les citoyens MICHEL LEHAITRE, HIPPOLITE VERDIERE, SÉRAPHIN-BERNARD-THOMAS GASSOUIN, ALEXANDRE-FRANÇOIS LEROY, GODEFROI AUMONT.

Nota. Les citoyens JACQUES-JOSEPH-MARIN ROBILLARD, d'Evreux, & NICOLAS LHOPI-

TAL, de Nonancourt (pour l'Algèbre,) LOUIS MISEREY, d'Evreux, & MICHEL COUTHEY, de Lacroix-Leufroy (pour l'arithmétique), ayant concouru pour les penſions temporaires, n'ont point concouru pour les prix d'encouragement.

HISTOIRE NATURELLE.

A mérité le prix de bonne conduite, NICOLAS LHOPITAL, de Nonancourt.

PRIX D'ENCOURAGEMENT.

A mérité le premier prix, PIERRE-PAUL DELARUE, d'Evreux; le ſecond prix, MARCHE, le jeune, d'Evreux.

DESSIN.

A mérité le prix de bonne conduite, EDMOND MORDRET, d'Evreux.

PRIX D'ENCOURAGEMENT.

A mérité le premier prix, ALEXIS ROBILLARD, d'Evreux; le ſecond prix, RAIMOND LEROY, d'Evreux.

JACQUES-JOSEPH-MARIN ROBILLARD a obtenu mention honorable.

BELLES-LETTRES.

A mérité le prix de bonne conduite, REMY DUCHÊNE, de Gisors.

PRIX DE GRAMMAIRE.

A mérité ce prix, MICHEL COUTHEY, de la Croix-Leufroy : ont mérité mention honorable BERNARD-SERAPHIN-THOMAS & LOUIS-JOSEPH GASSOUIN, d'Evreux.

LANGUES ANCIENNES.

A mérité ce prix, REMY DUCHÊNE, de Gisors ; ont obtenu mention honorable, ADRIEN LEBLANC, et ALEXANDRE DELAGE, d'Evreux.

DISCOURS prononcé à la plantation de l'arbre de la Liberté.

CITOYENS,

C'EST à la Liberté que nous sommes redevables de l'établissement de cette École. Il était donc bien juste que son arbre chéri en ornât la principale entrée. Mais ce n'est pas assez que

de lui avoir fait cette offrande, elle attend de vous, jeunes Républicains, une preuve plus certaine de votre dévouement.

Cet arbre que vous élevez en son honneur, était aussi l'arbre chéri d'Hercule. Il est le symbole de la force & du courage avec lesquels ce héros, que la reconnaissance des hommes a placé au rang des immortels, avait purgé la terre des tyrans & des autres monstres qui la désolaient. En plantant cet arbre, vous contractez donc l'engagement de combattre, avec la même force & le même courage, tous les crimes & toutes les tyrannies. Vous remplirez cet engagement sacré, nous en sommes bien convaincus; & vous mourrez plutôt que de souffrir que votre patrie retombe jamais sous l'oppression.

Vous voyez devant vous les images de Brutus & de Guillaume Tell. Ces deux héros ont tout fait pour la liberté de leur pays; & c'est pour cela que leurs noms, en passant à la postérité la plus reculée, recevront les bénédictions de tous les ages. Vous les imiterez, jeunes Citoyens, dans leurs horreurs contre les oppresseurs de l'humanité; & vous mériterez comme eux les actions de graces de vos semblables. Vous imiterez aussi les glorieux exemples que

vous ont donnés les braves guerriers, dont les bras viennent de vous aider à élever ce monument de votre patriotisme. Leurs honorables blessures vous apprennent de quel courage doivent être armés les véritables républicains : elles vous disent qu'il n'est point de sacrifices qu'ils ne doivent faire, pour soutenir la dignité d'un titre aussi auguste.

Vous ne serez pas sourds à cette voix, jeunes Citoyens : la reconnaissance vous fait un devoir de l'entendre & d'y obéir. Vous ne croirez vous être entièrement acquittés envers nos généreux défenseurs, que lorsque vous vous serez mis en état de conserver par vos lumières & par vos vertus, la liberté qu'ils ont acquise au prix de leur sang. Et toutes les fois que vous viendrez vous délasser auprès de cet arbre, vous renouvellerez le serment de faire, à leur exemple, tous les sacrifices qui seront nécessaires au bonheur de votre patrie.

VIVE LA RÉPUBLIQUE!

DISCOURS pour l'inauguration de l'École.

CITOYENS,

NOUS n'avons plus rien à envier aux autres départemens de la République : nous avons auſſi notre École centrale ; & le jour de ſon inauguration, ce jour ſi long-tems déſiré par tous les vrais amis de la patrie, eſt enfin arrivé. Graces vous ſoient rendues, Citoyens, qui compoſez notre jury central d'Inſtruction publique ! vous nous avez prouvé qu'il n'eſt point de difficultés que ne puiſſe vaincre la patience ſoutenue par le zèle : graces vous en ſoient rendues !... L'ardeur avec laquelle vous n'avez ceſſé de vous livrer à l'organiſation de notre École ; les efforts continuels que vous avez faits pour ſurmonter tous les obſtacles que vous avez rencontrés dans votre route ; les déſagrémens que vous a fait éprouver ſi ſouvent l'inutilité de vos tentatives ; la ſollicitude avec laquelle vous avez cherché à ſuppléer au défaut des moyens qui vous manquaient ; les tourmens

continuels que vous a causés le désir du succès ; tous les sentimens enfin qui n'ont eu pour but que de nous faire jouir promptement de tous les avantages de l'instruction, ne peuvent être dignement récompensés que par la vivacité de notre reconnaissance.

Unissez vos actions de graces aux nôtres, jeunes Citoyens, qui êtes l'objet particulier de tous leurs travaux. C'est pour vous sur-tout qu'ils ont si généreusement sacrifié & leur temps & leurs veilles ; c'est pour votre bonheur qu'ils ont enduré tant de peines. Quelle ne doit donc pas être pour eux l'étendue de votre reconnaissance ? Vous ne leur refuserez pas un sentiment qui leur est si légitimement dû. C'est le seul dédommagement qu'ils vous demandent, parce qu'il leur donnera l'espoir flatteur que leurs soins ne seront pas infructueux ; car on doit tout attendre des cœurs que ne flétrit point la lâche ingratitude.

Ils seront pleinement satisfaits, s'ils vous voient concourir avec eux à remplir les vues que se sont proposées nos législateurs, lorsqu'ils ont institué les écoles centrales. Leur unique but a été le bonheur & l'affermissement de la République ; & par conséquent, votre

devoir, comme votre intérêt, vous commandent de faire tous vos efforts pour seconder leurs intentions.

La République ne pourra point s'établir, ont dit les partisans de la royauté, dans le délire de leur haîne, parce qu'elle ne convient ni à nos préjugés, ni à nos mœurs. Eh bien ! ont dit de leur côté les représentans du peuple français : détruisons les préjugés, & donnons à la nation des mœurs convenables au Gouvernement républicain. Le seul moyen dont ils pouvaient se servir pour exécuter ce grand dessein, était l'éducation qu'il fallait commencer par réformer elle-même, pour la rendre vraiment utile : c'est ce qu'ils ont fait ; & à la place des anciens collèges, se sont élevées, dans tous les Départemens de la France, les Écoles centrales, beaucoup plus parfaites par le genre & l'étendue de l'instruction qu'on y reçoit, mais sur-tout plus propres à former les jeunes citoyens aux vertus, dont la pratique est indispensable au bonheur des sociétés.

Les écoles centrales sont réellement le berceau de la République, puisqu'elle n'aura une véritable existence, que lorsqu'elle sera appuyée sur les bonnes mœurs & sur les vertus de tous

les citoyens; c'eſt de leur ſein que jailliront les lumières qui diſſiperont les ténèbres à la faveur deſquelles les ennemis de la liberté ourdiſſent leurs odieux complots ; c'eſt là que ſe forgeront les foudres qui terraſſeront le royaliſme & le fanatiſme, ces monſtres qui ne ſubſiſtent que par l'aveuglement & la crédulité des peuples ; c'eſt là que l'anarchie verra, en frémiſſant de rage, ſe préparer les armes qui doivent achever ſa deſtruction ; c'eſt là enfin que, par les ſages leçons des inſtituteurs & la docile application des élèves, ſe conſolideront la paix & le bonheur de notre patrie.

Ses ennemis fondent encore leurs cruelles eſpérances ſur l'ignorance & ſur la corruption dans leſquelles l'ancien gouvernement nous tenait plongés pour aſſurer ſa tyrannie. Mais bientôt, & ce ſont nos écoles centrales qui accélèreront cet heureux moment, bientôt ils reconnaîtront combien ils s'étaient étrangement trompés. Les barbares! ils nous ont cauſé des maux affreux ; mais il ne doivent cet horrible avantage qu'aux préjugés dans leſquels nous avions été nourris dès notre enfance ; ils trouvaient dans nous-mêmes les moyens dont ils ſe ſervaient pour perpétuer nos malheurs & notre eſclavage : avec

quelle barbarie ils ont ſu en profiter! Leurs prédications fanatiques ont fait à la République des plaies plus profondes que les armes de tous les rois conjurés contr'elle. Ce ſont elles qui ont ſemé ſur toutes les parties de la France, le trouble & la diſcorde; ce ſont elles qui ont allumé ce funeſte incendie qui a dévoré nos départemens les plus peuplés & les plus fertiles; ce ſont elles qui viennent encore d'occaſionner dans la Belgique la mort de plus de cinquante mille hommes; ce ſont elles enfin qui excitent continuellement ces hordes de brigands & d'aſſaſſins qui répandent dans toutes nos communes la terreur & la mort. Oui, c'eſt le fanatiſme qui fait verſer tout le ſang dont, depuis le commencement de la révolution, notre malheureux territoire a été abreuvé. L'or de l'Angleterre a fait commettre bien des crimes: il a ſoulevé contre nous, cette troupe de vils ſcélérats, dont les ſervices infâmes appartiennent toujours à ceux qui peuvent les payer; il a entretenu conſtamment toutes les factions qui nous déchirent; mais, ſi ce gouvernement perfide n'eût pas trouvé dans le fanatiſme un auxiliaire plus perfide encore, nous n'aurions pas éprouvé la moitié des maux que nous avons ſoufferts, & l'humanité

n'aurait pas eu à rougir de tous les forfaits qui l'ont déshonorée. Quelle ne doit donc pas être notre joie, en voyant luire sur nous le beau jour de l'instruction? quel espoir consolant, l'inauguration de notre école centrale ne doit-elle pas faire naître dans tous les cœurs sensibles?

Amis sincères de la liberté, citoyens vertueux, qui gémissez continuellement sur les funestes effets de l'erreur & des préjugés, cessez de vous affliger; les maux de votre patrie vont finir, les horreurs de la nuit funèbre qui la couvrait depuis si long-tems viennent enfin de faire place à la plus brillante aurore; livrez-vous sans inquiétude à toute la satisfaction que doit vous donner cet heureux évènement, & ne craignez pas d'être trompés dans les espérances que nous vous faisons concevoir : elles nous sont garanties par les lumières & les vertus des hommes estimables aux soins desquels nous confions nos jeunes concitoyens. Si les lumières, les talens, les vertus & le zèle sont les principales qualités que vous exigiez dans les instituteurs de la jeunesse, nous pouvons vous assurer que vous n'avez plus rien à désirer, & que les vœux que vous formez pour le succès de l'instruction publique ne tarderont pas à être accomplis.

Vous entendez, Citoyens Profeſſeurs de notre école centrale, & Directeur de ſon penſionnat, l'engagement que nous venons de prendre en votre nom ; c'eſt à vous à acquitter les promeſſes que nous faiſons à nos concitoyens, & nous ſommes bien convaincus que nous n'aurons jamais à nous repentir de nous être engagés avec trop de témérité. Les fonctions que vous avez à remplir ſont ſi belles & ſi attrayantes ! vous êtes pourvus de tant de moyens pour les bien remplir ! Comment, d'après cela, pourrions-nous n'être pas abſolument tranquilles ſur vos ſuccès, lorſque ſur-tout nous ſommes aſſurés que vous parviendrez aiſément à captiver l'attention de vos jeunes élèves?

Nous avons été à portée d'acquérir cette certitude pendant le concours, dont les penſions temporaires doivent être le prix, & nous avons été témoins des progrès qu'ils ont déjà faits dans la carrière de l'inſtruction. Ces progrès ne peuvent qu'être le fruit de l'application avec laquelle ils ont ſuivi les leçons de leurs inſtituteurs ; & certainement ils apporteront, dans le ſein de l'école centrale, le même zèle & la même application qui les a diſtingués dans nos écoles primaires ; car ils ſavent bien que ſans cela leurs

premiers travaux ſeraient perdus pour eux, & que les leçons des meilleurs maîtres ne ſervent abſolument de rien à ceux qui ne veulent pas ſe donner la peine d'en profiter.

C'eſt vous, Citoyens Inſtituteurs de nos écoles primaires, qui leur avez inſpiré ces diſpoſitions heureuſes, qui ſont pour nous d'un auſſi favorable augure. La vue de leurs progrès & la certitude d'avoir contribué, autant qu'il était en vous, au bonheur de votre patrie, ſuffiſent ſans doute à votre ſatisfaction; elle doit être votre plus douce récompenſe : mais elle ne nous diſpenſe pas de la reconnaiſſance que nous vous devons; recevez-en donc le témoignage ſolemnel; vous partagerez ce ſentiment avec les citoyens, ſous la ſurveillance deſquels nous vous avons placés. Si les progrès des élèves annoncent les talens des inſtituteurs, ils honorent en même tems ceux qui les ont choiſis, & à ce titre, nos différens juris d'inſtruction publique doivent avoir également leur part dans notre reconnaiſſance. Et vous membres de la ſociété d'agriculture & de commerce, qui venez vous réunir à nous pour célébrer cette fête, quel ſpectacle peut vous intéreſſer davantage, que celui d'une cérémonie qui vous promet de dignes

collaborateurs dans vos utiles travaux? C'eſt de cette école que doivent ſortir un jour des citoyens éclairés qui, uniſſant leurs connaiſſances aux vôtres, vous aideront à diriger, au gré de vos déſirs, les deux ſources principales de la proſpérité publique. La théorie va préparer ici des moyens qui ne pourront qu'ajouter une nouvelle force à ceux que vous a déjà fournis la pratique; & bientôt l'agriculture & le commerce, conduits par vous à leur perfection, fixeront pour jamais au milieu de nous l'abondance, & avec elle, l'union & le bonheur: c'eſt-là l'unique but de tous vos vœux; c'eſt pour y parvenir plus ſûrement, que chacun de vous apporte à la maſſe commune ſes lumières & ſes talens. Avec quel plaiſir ne devez-vous donc pas aſſiſter à l'inauguration d'une école dans laquelle vous êtes aſſurés de trouver de nouvelles reſſources? La ſatisfaction que vous éprouvez eſt bien naturelle à des hommes dont tous les travaux ſont conſacrés au bonheur de leur patrie. Elle ſera partagée, nous en avons la douce conviction, par tous ceux qui, comme vous, l'aiment ſincèrement, & n'ont rien de plus à cœur que ſa gloire & ſa proſpérité.

Nous allons nous rendre au temple, pour y

faire participer tous nos concitoyens à notre joie : là, nous proclamerons en leur préſence, les noms de ceux des élèves qui ont mérité les penſions accordées par le gouvernement ; & en les rendant ainſi les témoins de ſa bienfaiſance, nous les mettrons à portée de connaître quel prix ils doivent attacher à l'inſtruction, par celui qu'il y attache lui-même. Nous diſtribuerons enſuite les récompenſes que nous avons promiſes au zèle & à l'application ; & c'eſt ainſi que nous terminerons, par la reconnaiſſance pour les travaux paſſés, une fête que nous commençons ici par l'eſpérance de ſuccès encore plus grands qu'obtiendront les travaux de l'avenir.

Nous allons marcher, précédés des buſtes des grands hommes qui ont rendu à l'humanité les ſervices les plus importans. Jeunes citoyens, voilà vos modèles ! ce n'eſt qu'en imitant les exemples qu'ils vous ont laiſſés, que vous pourrez comme eux imprimer à vos noms une gloire incorruptible. Contemplez leurs images avec le reſpect que doit inſpirer à tous les cœurs bien nés, la mémoire des bons citoyens qui ont bien mérité de leur patrie : mais ne vous contentez pas de les honorer par un reſpect ſtérile ; employez toutes vos facultés à acquérir les talens, & ſur-

tout les vertus qui les ont immortalisés. Cette école dont nous célébrons aujourd'hui l'inauguration vous en offre les moyens; prenez la ferme résolution d'en profiter; jurez à votre patrie un amour éternel ; jurez lui que cet amour vous engagera à faire les plus grands efforts pour vous rendre dignes de contribuer un jour à son bonheur; jurez lui qu'elle retrouvera dans vous, les grands hommes que nous vous proposons pour modèles. Unissez vos sermens à nos vœux, & dans la certitude que les uns & les autres seront infailliblement accomplis, écrions-nous avec de nouveaux transports de joie :

VIVE A JAMAIS LA GRANDE NATION!

VIVE LA RÉPUBLIQUE!

Discours

Discours prononcé dans le temple des fêtes nationales, à la fête de la Jeunesse, le 10 *Germinal, an* 7.

CITOYENS,

LE printemps fut toujours, & chez tous les peuples, l'emblême de la jeuneſſe. L'âge heureux qui renouvelle les générations, qui entretient conſtamment leur vigueur, & qui aſſure l'immortalité du genre humain, ne peut être mieux comparé qu'à l'époque de l'année où la nature, reprenant des forces nouvelles, ramène ſur la terre la joie, l'eſpérance & la reproduction. C'eſt donc avec raiſon que le corps légiſlatif, attentif obſervateur de toutes les convenances, a voulu placer au commencement de cette aimable ſaiſon, la célébration de la fête qu'il a dédiée à la jeuneſſe. Mais un motif encore plus important a fait entrer, dans les cérémonies qui doivent accompagner cette

fête, l'inscription civique, l'armement des jeunes gens & la distribution des récompenses aux Elèves des écoles nationales. On a voulu profiter du moment où les cœurs sont ouverts aux plus douces sensations, pour jetter dans ceux des jeunes citoyens le germe des vertus qui peuvent seules faire leur bonheur & celui de la patrie, & pour diriger leur émulation vers tout ce qu'il y a de vraiment beau & de vraiment utile.

C'est dans l'intention d'atteindre ce but & de donner un plus grand intérêt à la solemnité de ce jour, que nous avons cru devoir réunir aux cérémonies prescrites par le Gouvernement, celles de l'Inauguration de l'École centrale & la Proclamation des noms des élèves qui ont été jugés dignes d'obtenir les pensions temporaires affectées à cette École. Nous venons de remplir le premier de ces objets, & nous allons nous occuper du second, ainsi que de la distribution des prix d'encouragement. Mais, permettez-nous, ô nos jeunes Concitoyens, de résister encore quelques instans à votre impatience, & de vous entretenir, avant de la satisfaire, des avantages de l'éducation. Le temps que nous consacrerons à cet entretien, retardera pour

nous-mêmes le plaiſir que nous aurons à vous diſtribuer les récompenſes promiſes : mais c'eſt votre propre intérêt qui nous commande ce ſacrifice, puiſque notre unique but eſt d'augmenter dans vos ames le déſir de profiter des ſoins que vous prodigue votre patrie ; & ce motif eſt aſſez puiſſant, ſans doute, pour que nous oſions nous promettre toute votre attention.

Les réflexions que nous allons vous adreſſer, jeunes élèves de nos écoles nationales, s'adreſſeront également à tous nos jeunes concitoyens: tous ont des droits à notre ſollicitude. Puiſſent-ils tous ſe réunir à vous dans la carrière dans laquelle vous les avez précédés ! Puiſſent tous les parens eux-mêmes nous prêter une oreille attentive ! Ils ne doivent avoir rien plus à cœur que le bonheur de leurs enfans ; & notre but eſt de prouver que ce bonheur dépend tout entier de l'éducation républicaine.

Si nous étions aſſez heureux pour faire ſentir à ceux qui, par inſouciance, ou peut-être même par des motifs encore plus blâmables, ont empêché, juſqu'à préſent, leurs enfans de fréquenter nos écoles, qu'ils ſe rendent reſponſables de tous les maux que leur ignorance & leur

eſprit de contradiction feront un jour à la ſociété, & de tous ceux qu'ils en éprouveront eux-mêmes par un juſte retour; ſi la vue des biens qui doivent néceſſairement réſulter d'une éducation commune & nationale pouvait les engager à ſurmonter leur répugnance irréfléchie, la fête que nous célébrons ſerait, pour notre patrie, l'occaſion d'un triomphe bien agréable, puiſque dans les pères elle acquérerait de nouveaux citoyens, & qu'elle trouverait dans les enfans un nouveau gage de ſa proſpérité future. Mais ſi nous n'avons pas aujourd'hui la ſatisfaction de lui procurer ce triomphe; ſi les préjugés, qu'alimente l'eſprit de parti, réſiſtent encore à la raiſon, leur défaite pour être retardée n'en ſera pas moins ſûre.

C'eſt à vous qu'il eſt réſervé de les vaincre par votre exemple, jeunes citoyens, & ce ſera le premier avantage que nous retirerons de nos peines. Lorſque ces hommes qui, dédaignant notre ſyſtême d'inſtruction publique, ſeront témoins des bons effets qu'il doit infailliblement produire; lorſqu'ils vous verront ornés de toutes les connaiſſances & de toutes les vertus qui font le bonheur des individus qui les poſſèdent, comme celui des ſociétés dont

ils ſont membres, alors ils regretteront le tems qu'ils auront fait perdre à leurs enfans, en rempliſſant leurs cœurs des paſſions les plus abjectes & leurs têtes de futilités qui ne peuvent convenir qu'à un ordre de choſes, que la révolution a pour jamais anéanties. Ils reconnaîtront qu'en les élevant de manière à ſe trouver continuellement en oppoſition avec la volonté générale, ils n'ont fait que préparer le malheur de toute leur vie, & ils s'empreſſeront de réparer une erreur auſſi funeſte.

C'eſt ainſi que votre exemple ſeul propagera le goût de l'inſtruction républicaine, & qu'il engagera tous les citoyens à faire participer leurs enfans aux fruits qu'ils vous verront recueillir de votre éducation.

Mais pour que cet exemple ſoit efficace, il faut que vous vous abandonniez, ſans réſerve, aux ſoins des ſages inſtituteurs dont vous écoutez les leçons; il faut que vous vous livriez à l'étude avec le zèle le plus ardent & la plus conſtante application; il faut que vous ayez toujours préſente à la penſée cette vérité importante, que le tems le plus précieux de votre vie eſt celui que vous conſacrez à vous inſtruire; il faut enfin que vous faſſiez tous vos efforts, pour profiter de toutes

les parties de l'enſeignement qui vous ſera donné dans les différens cours de nos écoles.

C'eſt ainſi que ſe ſont formés ces génies à jamais illuſtres, dont les productions exciteront toujours l'admiration & la reconnaiſſance de tous les hommes qui connaiſſent le prix des arts & des ſciences. C'eſt en cultivant avec un travail aſſidu les diſpoſitions heureuſes qu'ils avaient reçues de la nature, qu'ils ſe ſont mis en état de rendre les ſervices les plus importans à l'humanité. Vous imiterez ces grands modèles, jeunes citoyens, & comme eux, vous ferez tous vos efforts pour mériter l'honneur d'être utiles à votre patrie : elle fonde ſur vous ſes plus chères eſpérances; elle compte ſur le ſuccès des ſoins qu'elle vous prodigue actuellement pour vous rendre propres à contribuer un jour à ſon bonheur. Vous ne trahirez pas cet eſpoir; ce ſerait en même tems trahir vos plus grands intérêts, & manquer au devoir ſacré de la reconnaiſſance.

Mais à dieu ne plaiſe, que nous doutions de vos ſentimens, ce doute ſerait bien injuſte, puiſque vous nous avez déjà, dans pluſieurs circonſtances, donné les preuves les moins équivoques du patriotiſme qui vous anime.

Combien de fois, en effet, au récit des ex-

ploits immortels de nos braves défenſeurs, ne vous avons-nous pas entendu ſoupirer après le moment où vous pourriez rendre les mêmes ſervices à la République! Combien de fois, accuſant la faibleſſe de votre âge, ne vous êtes-vous pas indignés de ne pouvoir contribuer à ſes triomphes que par vos vœux! Combien de fois votre imagination impatiente, ne vous a-t-elle pas portés à travers tous les dangers, ſur ces champs-de-bataille où la valeur républicaine s'eſt toujours ſignalée avec tant d'éclat! Une ardeur auſſi généreuſe nous garantit le zèle avec lequel vous allez chercher à acquérir les connaiſſances & les vertus qui peuvent vous rendre un jour auſſi utiles à votre patrie, que l'ont été, & que le ſont encore, ceux de vos frères dont vous enviez les glorieux travaux.

Ils ont conquis la liberté par leur courage, vous la conſerverez par vos lumières; leur ſang a cimenté les fondemens de la République, vous les rendrez inébranlables par les vertus dont l'éducation vous aura fait contracter l'habitude. Ils achèvent de dompter nos ennemis extérieurs par la force de leurs armes; les lumières que vous aurez acquiſes vous mettront en état de ſurveiller efficacement ceux de l'inté-

rieur, de déjouer leurs complots & de les empêcher toujours de troubler notre tranquillité. Vous ferez plus encore! le tableau des vertus, dont vous répandrez l'amour dans toutes les classes de la société, nous attirera le respect & l'amitié de tous les peuples.

Ainsi, la grande nation sera aussi la plus heureuse; & son bonheur assuré, tant au dedans qu'au dehors, n'aura d'autre terme que le moment fatal où l'ignorance & la corruption viendraient de nouveau s'emparer de son territoire; ainsi votre patrie vous devra le complément de sa félicité. Nous ne pouvons offrir à votre émulation un but plus digne d'elle, & nous sommes bien convaincus que vous ferez tous vos efforts pour l'atteindre. Bientôt éclairés sur tout ce qui peut être utile à vos concitoyens, vous les éclairerez à votre tour sur les malheurs que peuvent engendrer leurs divisions, qui ne sont elles-mêmes que le triste produit de l'aveuglement des esprits & de la corruption des cœurs, & vous leur ferez sentir que leur union seule peut les rendre parfaitement heureux; bientôt vous aurez la gloire de porter les derniers coups à cet esprit de faction qui, né du cahos de la révolution, ne paraît subsister que pour en perpétuer les calami-

tés. Semblable à ce ſerpent qui, formé du limon impur que le déluge avait dépoſé ſur la terre, ne ceſſa d'exercer ſes ravages que lorſqu'il fut percé des flèches du Dieu des ſciences & des arts, l'infernal génie des factions ne ceſſera de nous nuire, que lorſque les lumières, généralement répandues, mettront au grand jour ſes ruſes perfides & ſes infâmes machinations.

Aſſez & trop long-tems le défaut d'inſtruction a laiſſé le peuple à la merci du charlataniſme ! Aſſez & trop long-tems la jeuneſſe, abandonnée à elle-même, n'a eu d'autres guides que ſes paſſions & ſon inexpérience ! il faut enfin l'arracher à l'ignorance, & former de véritables citoyens pour la République. L'inſtruction ſeule peut l'affermir ſur ſes baſes & en aſſurer la durée, puiſque ce ne ſera qu'en donnant à tous ſes membres des notions claires & préciſes ſur leurs droits & ſur leurs devoirs, que nous rendrons impoſſible le retour de la tyrannie.

Cette vérité a été ſi bien ſentie par tous les monſtres qui ont voulu s'ériger en tyrans des nations, que pour parvenir à l'exécution de leurs affreux projets, ils ont commencé par mettre en uſage tous les moyens que leur ſug-

gérait leur génie malfaisant, pour éteindre les lumières & les connaissances dans les peuples qu'ils voulaient asservir. Tous, fidèles au même système, ont constamment suivi la même marche.

Le farouche Omar, après avoir conquis l'Égypte, brûle la riche bibliothèque d'Alexandrie : il ne se croit pas assuré de sa conquête, tant qu'il n'aura pas éteint, dans cet incendie, les lumières qui étaient amassées dans ce précieux dépôt.

Robespierre veut asservir sa patrie. Il commence par séduire la classe la plus nombreuse & la moins instruite : en flattant ses passions, il parvient aisément à dépraver ses sentimens naturels; il l'aveugle à un tel point qu'il l'emploie à forger, de ses propres mains, les fers dont il veut l'enchaîner ; il l'arme contre ses plus zèlés défenseurs, & il les conduit à l'échaffaud au milieu d'une multitude égarée qui applaudit à leur mort, & qui ne s'apperçoit pas qu'en se privant elle-même des conseils de ces hommes éclairés, elle s'ôte tous les moyens d'échapper au joug que lui prépare le traître qui la conduit. Heureusement il n'eut pas le temps de consommer ses projets exécrables. Les lumières qui

reſtaient encore dans le ſénat, & que n'avaient pu étouffer tous les efforts du tyran, ſuffirent pour diſſiper les ténèbres qui couvraient tout le reſte de la France, & le grand jour du 9 thermidor, en dévoilant le plus affreux des complots, vint éclairer en même temps le ſupplice du monſtre qui les avait tramés & le triomphe de la liberté.

Le fils de la moderne Sémiramis craint pour ſon autorité deſpotique l'influence de notre révolution : auſſitôt il proſcrit tous les livres dont la lecture pourrait éclairer ſes ſujets ſur l'état aviliſſant dans lequel il les tient plongés, & il ne laiſſe dans leurs mains que ceux qui peuvent entretenir leur abrutiſſement ; la moindre feuille lui porte ombrage ; la vue de quelques pièces du coſtume français lui cauſe une horreur indicible. Dans le délire de ſa haîne, il envoie contre nous ſes nombreux ſatellites. L'inſenſé ! il ne voit pas que ſes efforts ne feront qu'accélérer le moment qu'il redoute ; que plus ſes eſclaves s'approcheront de l'atmoſphère de la liberté, plus ils en reſſentiront l'influence, & que bientôt ils ne tarderont pas à reporter, au milieu de ſes états, les principes qu'ils étaient venus combattre.

Mais ſans aller chercher nos preuves dans le paſſé & chez les nations étrangères, examinons ce qui ſe paſſe encore actuellement au milieu de nous. Par quels moyens les ennemis de notre liberté veulent-ils nous ramener à la tyrannie que nous avons détruite ? Voyez avec quelle conſtante opiniâtreté ils cherchent à maintenir les préjugés les plus ſerviles, & avec quelle fureur ils arment le fanatiſme contre les principes éternels de la raiſon : entendez les conſeils perfides par leſquels ils ſoulèvent le peuple contre les nouvelles inſtitutions, & ſur-tout contre notre ſyſtême d'éducation républicaine, & vous demeurerez convaincus qu'aujourd'hui, comme dans tous les temps, les oppreſſeurs de la terre ne peuvent établir leur empire que ſur l'ignorance & ſur l'aveuglement des peuples.

C'eſt parce qu'ils avaient eux-mêmes cette conviction, que nos légiſlateurs ont cru oppoſer à la tyrannie une barrière inſurmontable, en inſtituant nos écoles nationales, qui ſont deſtinées à éclairer l'eſprit de tous les citoyens, & ſur-tout à former leur cœur à la pratique de toutes les vertus républicaines : car, prenez-y bien garde, ſi les lumières ſuffiſent pour conquérir la liberté, elles ſont inſuffiſantes pour la

conſerver, lorſqu'elles ne ſont pas accompagnées de la vertu. Les bonnes mœurs doivent donc être le principal objet de l'éducation, puiſque, comme nous l'avons dit, & comme nous ne pouvons trop le répéter, ſans elles la liberté ne peut ſubſiſter, & qu'un peuple corrompu, quelques ſoient d'ailleurs ſes connaiſſances, eſt tout préparé pour la ſervitude.

Tant que la Grèce fut vertueuſe, elle ſut réſiſter à toutes les forces du tyran de l'Aſie : avec une poignée de héros elle chaſſa de ſon territoire les légions innombrables de barbares dont il était inondé, & porta la terreur juſques dans le palais de ſon ennemi. Mais auſſitôt que le roi de Macédoine pût faire entrer dans ſes principales villes un mulet chargé d'or, elle ne tarda pas à recevoir le joug qu'il voulait lui impoſer.

Peu de tems avant que Sylla & Céſar eûſſent enchaîné les enfans de Curius & de Fabricius, Jugurtha avait dit que Rome était à vendre pour quiconque ſerait aſſez riche pour l'acheter.

Ces exemples choiſis entre mille que nous aurions pu citer, nous prouvent évidemment que la corruption des mœurs & la liberté ſont

incompatibles ; & ce qui rend cette preuve encore plus frappante, c'eſt qu'à l'époque où les Grecs & les Romains tombèrent dans l'eſclavage, les arts & les ſciences étaient portés chez ces deux peuples à un très-haut dégré de perfection. Si donc nous voulons préſerver la république d'un ſemblable malheur, nous devons nous appliquer d'abord, & par deſſus tout, à former les mœurs de nos jeunes concitoyens.

C'eſt ſur eux que repoſent les deſtinées de notre patrie : elle ne ſera parfaitement tranquille ſur la durée de ſon indépendance & de ſon bonheur, qu'autant qu'ils ſeront vertueux. En vain aurons-nous renverſé le trône ſous le poids duquel la France gémiſſait écraſée depuis quatorze ſiècles ; en vain aurons-nous forcé tous les rois de la terre à reſpecter nos droits ; en vain aurons-nous payé notre liberté de notre ſang le plus pur : ſi nous laiſſons à nos enfans un héritage qui nous aura coûté ſi cher, ſans leur laiſſer en même-tems les moyens de le conſerver, nous n'aurons rien fait. Notre révolution, dont le but principal était de purifier le ſol français de la corruption dont l'ancien gouvernement l'avait infecté, ne nous aura cauſé que des maux inutiles ; & toutes nos

ſouffrances ſeront perdues pour nous & pour notre poſtérité.

Ces moyens ſont les bonnes mœurs & les vertus, & c'eſt dans les cœurs encore neufs des élèves de nos écoles nationales, que nous devons en introduire les germes, qui ſeront en même tems ceux de la proſpérité éternelle de la République.

Les générations nouvelles ſont comme les pluies & les roſées qui rafraîchiſſent les eaux corrompues. Mais pour aſſurer leur effet il faut veiller avec le plus grand ſoin à ce qu'elles ne ſe corrompent pas elles-mêmes, parce qu'alors elles ne feraient qu'augmenter la maſſe de la corruption.

Pour parvenir plus sûrement à écarter de nos enfans les vices qui ont juſqu'à préſent déſolé la ſociété, remontons juſqu'à leur ſource, & nous verrons, avec ſurpriſe, que la plupart tiraient leur origine de l'éducation même qui ne ſemblait deſtinée qu'à les empêcher de naître. Ces vices, en effet, ne ſont que le réſultat de l'ambition, & c'était ſur cette paſſion funeſte que ceux qui préſidaient à l'inſtruction fondaient tout le ſuccès de leurs leçons : c'était en la développant dans le cœur de leurs élèves

qu'ils parvenaient à leur rendre intéreſſante l'étude des ſciences qu'ils voulaient leur apprendre. Cette manière d'inſtruire pouvait faire des ſujets brillans, mais à coup sûr elle ne pouvait former de bons citoyens. L'eſprit s'ornait, mais aux dépens du cœur.

Les jeunes citoyens, conſidérant l'étude comme un moyen de s'élever au-deſſus de leurs camarades, étaient moins conduits par l'envie d'apprendre, qu'emportés par le déſir de ſatisfaire leur ambition. De là les rivalités qu'on décorait fauſſement du beau nom d'émulation; de là les jalouſies, les inimitiés, les haînes qui, nées dans les collèges, ſe perpétuaient dans la ſociété & y entretenaient une diviſion continuelle entre tous ſes membres.

Oui ! nous ne craignons pas de l'affirmer: c'eſt des écoles de l'ancien régime que ſont ſortis la plupart de ces intrigans infatigables, de ces perturbateurs du repos public, éternels alimens de toutes les factions qui nous tourmentent. Ils ne pourront jamais ſe ſoumettre à des lois qui contrarient, à chaque inſtant, leur eſprit de domination, & ils ne ceſſeront de remuer, tant qu'ils n'occuperont pas les premières places.

C'eſt dans ces écoles que s'eſt formé ce Roberſpierre

beſpierre que nous avons déjà cité, & qui nous fournit encore ici la preuve de ce que nous avons avancé. Nous en prenons à témoins tous ceux qui l'ont ſuivi dans le cours de ſes études: qu'ils nous diſent s'il ne manifeſtait pas dès-lors cette ambition inſatiable qui s'eſt développée depuis d'une manière auſſi funeſte pour notre patrie. Fier de ſes ſuccès, il regardait avec dédain ceux de ſes condiſciples qui ne réuſſiſſaient pas auſſi bien que lui; il aurait cru s'abbaiſſer s'il eût pris part à leurs jeux. Rongé par l'envie, il ne pouvait ſupporter ceux qui étaient en état de lui diſputer le prix dans les différens concours: toujours ſombre & taciturne, il ne rêvait qu'aux moyens d'aſſurer ſa ſupériorité; il était tel enfin que ceux qui l'ont connu alors, & qui l'ont vu enſuite dicter inſolemment ſes loix à la nation entière, peuvent atteſter qu'il a toujours été le même, & que dans ces deux époques de ſa vie, il a montré un caractère également méchant & tyrannique.

Puiſque c'étaient-là les funeſtes effets de l'ancien ſyſtême d'éducation, avec quel empreſſement ne devons-nous pas le rejetter loin de nous. Il pouvait être favorable au gouvernement monarchique, dont l'objet principal était

de diviſer les ſujets, pour leur ôter tout moyen de ralliement ; mais pourrions-nous le conſerver encore, lorſque nous avons reconnu, par notre propre expérience, combien il eſt contraire à la République, qui ne peut ſe maintenir qu'autant que les citoyens, réunis par les liens de la fraternité, ſe regardent tous comme membres de la même famille?

Nous voulons auſſi, nous, inſpirer de l'émulation aux élèves de nos écoles ; mais nous en puiſerons les motifs dans la nature même du gouvernement que nous avons adopté : ils ſeront plus dignes d'eux & plus conformes aux véritables principes.

Notre gouvernement eſt fondé ſur l'égalité, non cette égalité chimérique qui, ſi on eſſayait de la mettre en pratique, après avoir commencé par le pillage & le meurtre, finirait par rendre la majorité des citoyens qui auraient le malheur de ſurvivre à ces affreux préludes, eſclaves de quelques ſcélérats ; mais cette égalité ſainte qui, en aſſurant à tous les citoyens des droits égaux à la protection des lois & aux avantages de la ſociété, rend chacun d'eux fort de la force commune & heureux du bonheur de tous.

Les conſéquences naturelles de ce principe ſont, qu'il eſt de l'intérêt de chacun des individus qui compoſent la ſociété, d'augmenter la maſſe du bonheur général, puiſque plus elle ſera conſidérable, plus la portion qui doit lui en revenir ſera grande ; & qu'il eſt de ſon devoir d'y contribuer de toutes ſes forces, puiſque ſuivant les règles de la plus ſtricte équité, il n'aura le droit d'exiger quelque choſe de la ſociété, qu'autant qu'il aura travaillé pour elle.

C'eſt de ces vérités bien ſenties, que des inſtituteurs républicains doivent attendre tout le ſuccès de leurs leçons. C'eſt à les imprimer dans l'eſprit & dans le cœur de leurs élèves qu'ils doivent conſtamment employer tous leurs ſoins : ils en retireront le double avantage, & de rendre l'étude plus intéreſſante pour eux, & de les attacher les uns aux autres par les liens d'une bienveillance mutuelle, en les accoutumant à cette penſée qui ne doit jamais les abandonner pendant tout le reſte de leur vie : qu'ils travaillent pour le bien des uns des autres. Ce ſentiment, ſubſtitué à l'ambition, ſera pour eux la ſource de toutes les vertus : il n'eſt point d'efforts qu'il ne les engage à faire ſur eux-

mêmes, pour le bien de leurs semblables, point de genre de dévouement auquel il ne les dispose, point de travaux qu'il ne leur fasse entreprendre avec plaisir.

Citoyens professeurs de notre école centrale, directeur de son pensionnat, instituteurs de nos écoles primaires, quelles augustes fonctions que celles qui vous sont confiées ! C'est vous qui allez effectuer cette régénération si désirée par tous les vrais amis de la patrie, & qui, malheureusement n'existe encore que dans leurs espérances ; c'est vous qui allez rappeler sur notre territoire la morale, exilée depuis si long-tems. Les sciences & les arts, fidèles à votre voix, vont revenir plus brillans qu'ils ne l'ont jamais été, au milieu d'un peuple qui les a toujours adorés, & qui s'y attachera avec encore plus de force, quand, à son penchant naturel, se joindra le sentiment de leur nécessité pour la prospérité de la République.

Votre principale étude sera de convaincre vos élèves que sans les bonnes mœurs & la vertu, il n'est point pour eux de véritable bonheur. En même tems que vous ornerez leur esprit de toutes les connaissances qui peuvent les rendre utiles à leurs semblables, vous fortifierez

leur cœur contre toutes les attaques de la corruption ; vous ferez tous vos efforts pour en tarir la source, en combattant sans cesse l'ambition qu'accompagnent toujours la cupidité, la flaterie, l'intrigue & la duplicité, & que suivent aussi l'envie, la haîne & la vengeance. Pour les accoutumer de bonne heure à combattre une passion aussi dangereuse, vous leur apprendrez à considérer les progrès qu'ils pourront faire dans leurs études, moins comme un avantage sur leurs condisciples, que comme un moyen certain de leur rendre un jour plus de services. Cette considération établira entr'eux une union indissoluble. Lorsqu'ils vous quitteront pour entrer dans la société, ils reporteront sur tous ses membres cette douce bienveillance dont vous leur aurez fait contracter l'heureuse habitude ; & dans quelque tems le peuple français ne formera réellement plus qu'un peuple de frères.

C'est ainsi que vous leur inspirerez le véritable patriotisme, qui consiste dans l'amour de ses concitoyens, dans le désir ardent de leur faire tout le bien que l'on peut leur faire, & dans une disposition continuelle à faire pour eux les plus grands sacrifices : car le patriotisme qui ne serait

pas appuyé sur ces bases, ne serait que fausseté & hypocrisie, & ne servirait qu'à couvrir d'un voile respectable les pièges de l'intrigue & les ruses de l'amour-propre. Avec cette vertu sublime, toutes les autres vertus entreront dans leurs cœurs. Le sentiment de la dignité de l'homme & de la sainteté des droits qu'il tient de la divinité elle-même, leur fera craindre de s'avilir, en reconnaissant d'autres maîtres que les lois. Ils préféreront la mort à la servitude qu'ils regarderont toujours comme le plus grand des malheurs ; &, comme l'amour de leurs concitoyens leur fera prendre pour eux les mêmes sentimens, la perte de la vie leur semblera peu de chose, lorsqu'il s'agira de défendre la liberté de leur patrie.

C'est ainsi que vous aurez dignement atteint le but de votre institution, qui est de former de bons citoyens & de véritables patriotes. C'est ainsi que vous aurez bien mérité de la République, & que vous aurez acquis des droits éternels à sa reconnaissance.

Jeunes Citoyens, vous ne tromperez pas nos espérances. Si, à peine dégagés des préjugés d'une éducation servile, & conduits par le seul instinct de la liberté, vos pères & vos frères ont

opéré tous les prodiges qui ont rendu notre révolution si glorieuse, que ne devons-nous pas attendre de vous, lorsqu'une éducation républicaine vous aura rendus patriotes par conviction & par principes ? Quelles inquiétudes pourrions-nous conserver sur le sort de notre patrie, lorsqu'à la force & au courage qui lui ont assuré la victoire sur tous ses ennemis, viendront se joindre encore vos lumières & vos vertus ?

Jettez les yeux sur tout ce qui nous environne, & voyez si la grande nation, dans cet espoir flatteur, ne doit pas se livrer à la plus entière sécurité ?

Yvres d'orgueil & de rage, presque tous les rois de l'Europe avaient conjuré sa perte. Pendant huit années de la guerre la plus meurtrière, ils ont épuisé contr'elle toutes les ressources qu'a pu leur fournir le désir brûlant de la vengeance. Pour satisfaire cette passion atroce, ils ont prodigué l'or qu'ils ont arraché à la subsistance de leurs malheureux sujets, & versé le sang de plus de deux millions d'hommes. Qu'est-il résulté de tant d'efforts & de cruautés ?

La République, qui ne combattait d'abord que pour le maintien de son existence ; la République, dont les ennemis se partageaient déjà

le territoire ; & dont les dépouilles étaient destinées à récompenser les fureurs des barbares qu'on avait armés contr'elle ; la République, fidelle à la voix du Dieu qui lui avait donné l'être, & armée de la foudre qu'il lui avait confiée, s'est élancée contre ses iniques aggresseurs : elle les a repoussés loin d'elle ; & pour n'avoir plus rien à craindre de leur injustice, elle s'est donnée les limites que la nature elle-même avait marquées, comme les plus convenables à sa conservation. Au lieu de se venger sur les peuples qui l'entourent, des outrages qu'elle avait reçus de leurs tyrans, elle les a rendus à la liberté ; & en se les attachant ainsi par les liens de la reconnaissance, elle a su les intéresser & à sa gloire & à ses succès.

Les habitans de la Hollande & de l'Helvétie, rendus à leur antique indépendance, ne cessent dans leurs chants d'allégresse, de célébrer les louanges de la nation généreuse qui a brisé leurs fers.

La Liberté, marchant à la tête de nos invincibles armées, avait étendu son bienfaisant empire sur la plus grande partie de l'Italie. Quelques peuples manquaient à sa conquête. Du haut du Capitole, elle les appelait à elle depuis long-tems : ils viennent enfin d'entendre sa voix.

Déjà Turin & Naples ont mis entr'eux & leurs anciens deſpotes, la barrière des mers ; & bientôt, graces aux perfidies & à la témérité d'un nouveau Porſenna, l'Étrurie va naître à l'indépendance. Ainſi l'aveugle fureur des rois n'aura ſervi qu'à diminuer leurs forces & à augmenter nos reſſources. Ainſi la République s'eſt affermie ſur ſes fondemens, par les efforts mêmes qu'ils ont faits pour l'ébranler. Que quelques-uns d'entr'eux s'obſtinent encore à lutter contre le génie qui la protège, ils ne feront que lui préparer de nouveaux triomphes ! Que l'exécrable gouvernement d'Angleterre, pour retarder le coup qui le menace, lui ſuſcite de nouveaux ennemis, que l'infernal génie qui le dirige, lui inſpire des forfaits qui font frémir la nature, que Paul ſe déclare le défenſeur de tous les abus & de toutes les tyrannies, que François, foulant aux pieds les traités les plus ſaints, s'expoſe aux haſards de nouveaux combats, que, pouſſé par le déſir de la vengeance, l'empereur des Turcs s'uniſſe, contre nous, à ceux-là même qui, depuis long-tems, méditent ſa ruine, que pourra contre nous cette coalition mépriſable de l'atrocité, de la démence, de la perfidie & de la fureur ? Que pourront

contre les braves défenſeurs de notre patrie, ces généreux enfans de la victoire & de la liberté, des ſoldats qui marchent à regret contre un peuple qu'ils connaiſſent & qu'ils eſtiment, des barbares qui ne ſavent ſe mouvoir que ſous le bâton & des eſclaves chargés des chaînes les plus peſantes ? Bientôt ces hordes auront diſparu à l'aſpect de nos invincibles guerriers, & leur diſperſion n'aura été qu'une preuve de plus de la faibleſſe de la tyrannie, contre la toute-puiſſance de la raiſon. Bientôt tous les peuples ſeront vengés, & le repos du monde ſera aſſuré pour toujours.

Jamais l'hiſtoire du genre humain n'a offert une époque plus intéreſſante. Qu'il eſt magnifique le ſpectacle de la grande nation, s'élevant majeſtueuſement ſur ſes nombreux trophées, lançant la foudre ſur quelques tyrans qui oſent encore lui réſiſter, environnée des bénédictions de tous les peuples, & répandant ſur tous, les bienfaits de la liberté ! Qu'il eſt beau, qu'il eſt glorieux d'être Français ! Jeunes citoyens, quel enthouſiaſme ce beau titre ne doit-il pas exciter dans vos ames ? quelles vertus ne vous commande-t-il pas ?

La principale eſt l'amour de votre patrie.

C'eſt la plus eſſentielle, parce qu'elle ſera pour vous la ſource de toutes les autres. Avec elle, plus d'amour-propre, plus d'ambition particulière, qui puiſſe vous empêcher de vous conſacrer tous entiers & ſans réſerve à ſon bonheur. La ſeule ambition du véritable patriote eſt de pouvoir contribuer au bien de ſa patrie : les ſacrifices qu'il lui fait, ſont le ſeul gain qu'il déſire ; ſa ſeule crainte, eſt de n'en pas faire aſſez. Pourriez-vous, ô nos jeunes concitoyens, lui refuſer un ſentiment auquel elle a les droits les plus inconteſtables ? pourriez-vous le lui refuſer, aujourd'hui ſur-tout que, par une adoption particulière, elle vous admet au nombre de ſes enfans les plus chéris. Non : vous ne vous rendrez pas coupables d'une auſſi noire ingratitude. Vous répondrez à ſes bienfaits par l'amour le plus ardent & le plus durable ; & pour le lui prouver, autant qu'il eſt en vous, vous allez dès aujourd'hui vous livrer, avec le zèle le plus conſtant, à l'étude des ſciences & à la pratique des vertus qui peuvent lui être utiles.

Déjà pluſieurs d'entre vous nous ont convaincus que ces ſentimens généreux étaient dans leurs cœurs. Nous avons reconnu avec la joie la plus vive, qu'ils ont ſu profiter des ſoins que

leur ont donnés leurs estimables instituteurs; & nous regrettons bien sincèrement que la loi ait borné au nombre de vingt, les pensions temporaires de notre École centrale. Mais si nous ne pouvons, au gré de nos désirs, en accorder à tous ceux qui ont été admis au concours, nous pouvons du moins récompenser les efforts que tous ont fait, pour répondre aux vues de la patrie; & aucun d'eux ne s'en retournera, sans emporter avec lui un témoignage de notre satisfaction. Lorsque nous nous serons acquittés envers eux, nous distribuerons aux élèves de notre École centrale les prix qui sont destinés à exciter de plus en plus leur ardeur & à encourager leurs travaux.

En recevant les bienfaits de la patrie & les récompenses que nous vous donnons en son nom, songez, jeunes Citoyens, que vous allez contracter l'obligation de redoubler de zèle. Que ce soit là la seule pensée qui vous occupe, & qu'elle vous engage à faire les plus constans efforts, pour réaliser les espérances que nous fondons sur votre éducation.

Pénétrez-vous, tous, de cette vérité : Que ce n'est pas seulement pour votre propre bonheur que nos écoles vous sont ouvertes, mais

pour celui de la ſociété entière ; & que vous êtes reſponſables envers tous ſes membres, des progrès que vous y ferez. Cette vérité, une fois bien gravée dans vos cœurs, ſuffira pour en écarter tout ſentiment qui ſerait contraire à vos devoirs ; & tous, à l'envi l'un de l'autre, vous travaillerez à vous mettre en état de payer un jour à la République, les ſoins qu'elle aura pris de votre éducation.

Puiſſiez-vous ne jamais perdre de vue les conſeils que nous vous donnons ! Puiſſe le Dieu, protecteur de notre patrie, réaliſer, par votre moyen, les vœux que nous lui adreſſons pour elle ! Puiſſe-t-il la délivrer, pour toujours, de l'ignorance & de l'immoralité ! Alors, dans la certitude de la félicité la plus parfaite & la plus durable, nous pourrons dire avec autant de vérité que de ſatisfaction : La nation françaiſe, proclamée par tous les peuples de la terre la grande nation, à cauſe de ſon courage & de ſes triomphes, ſera encore plus grande par ſes lumières & par ſes vertus. Sa gloire & ſon bonheur ne périront jamais : ſa raiſon éclairée & les bonnes mœurs de ſes citoyens, ſont les gages certains de ſon immortalité.

VIVE LA RÉPUBLIQUE!

Discours prononcé par le Directeur du Pensionnat de l'École centrale.

Citoyens,

La place que je viens remplir à l'École centrale de ce Département demandera que je vous parle souvent de l'instruction de la jeunesse. Je commence aujourd'hui par quelques vues générales ; & cela plutôt pour vous montrer mon zèle & le désir que j'ai d'être utile, que par aucun mouvement de présomption.

Occupé depuis long-tems de l'état d'Instituteur, j'ai été à portée de sentir les défauts de l'ancien mode d'enseignement, de méditer & d'essayer quelques moyens d'accélérer la marche de l'instruction & de rendre ses succès moins douteux.

J'ai vu qu'il y a deux points essentiels & très-distincts qui concourent à former les hommes, *l'Éducation* & *l'Instruction* : celle-là ayant pour objet la force de l'ame & la vigueur du corps, celle-ci devant étendre les lumières de l'esprit ; l'éducation formant les citoyens, &

l'inſtruction leur donnant le pouvoir de rendre plus de ſervices à la Patrie.

Juſqu'au moment où la liberté nous raſſembla ſous ſes étendarts, nous n'étions pas dépourvus d'inſtruction. La France n'a-t-elle pas de ſon ſein produit les plus grands hommes? Ses académies n'étaient elles pas l'honneur de l'Europe? Et le ſiècle qui a dévancé celui-ci n'a-t-il pas été chez elle la gloire des ſciences, de la littérature & des arts?

Mais nous n'avions point d'éducation, ou plutôt nous en avions une corrompue, qui produiſait l'orgueil & l'eſclavage; deux extrêmes qui, ſe rapprochant enfin, doivent ſe réunir à un terme commun, l'égalité.

La ſource certaine de nos maux, c'eſt que nous nous étions écartés de la nature: nous ne nous releverons donc qu'en nous rapprochant de cette bonne mère de tous les êtres. Elle préſente à ſes enfans le néceſſaire, & nous ne cherchions que le luxe; elle donne la force & la ſanté, & nous pâliſſions dans la moleſſe; elle offre la liberté, & nous étions les eſclaves de l'intempérance & de l'or. Son hiſtoire n'eſt remplie que de bienfaits, & celle de l'homme que de brigandage & de fureur. L'habitant dédaigneux

de la ville méprisait la main qui filait ses habits, celle qui labourait pour lui le sein de la terre, & la chaumière pure & sainte de Philémon était sans honneur, tandis que le palais fastueux & criminel attirait les regards & les hommages. Aussi la fable d'Ovide nous est-elle une grande leçon : La chaumière devint un temple, les époux des arbres vénérés ! La foudre écrasa les habitans corrompus de cette terre inhospitalière!

Faire la critique du mal, est une tâche commune & peu difficile. Vous seuls, citoyens, tandis que les censeurs détruisent sans rien rétablir à la place ; que tous les canaux de la science sont fermés, sans qu'on en ouvre de nouveaux ; que la jeunesse erre depuis dix ans dans une oisive & dangereuse nullité ; seuls, vous vous occupez d'un plan sage qui doit régénérer les mœurs & faire briller d'un nouvel éclat le flambeau des arts qui paraissait éteint.

Instruit dans ma solitude qu'il était question d'élever un pensionnat, où les élèves recevraient une éducation républicaine ; où ils puiseraient à la fois l'amour de dieu, celui de la patrie, celui de leurs parens ; où ils seraient formés aux bonnes mœurs,

ſoumis par ſentiment à un ordre ſévère & invariable, toujours ſéparés de ceux que la corruption extérieure doit gâter, dirigés ſans ceſſe vers les ſciences & l'honneur, j'ai ſenti mon cœur ému, & j'ai déſiré de coopérer de toutes mes forces à cet élan néceſſaire pour ſortir du tombeau.

D'autre part, les profeſſeurs de l'école centrale donnant l'eſpoir le mieux fondé que l'eſprit aura ſon plus haut dégré de lumières, & que les élèves recevront enfin & l'éducation & l'inſtruction, je n'ai pas dû m'en tenir plus long-tems à une école particulière. Je viens parmi vous, apportant, ſinon de grands talens, au moins l'envie de bien faire.

Il avait du bon ſens; le reſte vient enſuite. LAFONT.

Je ſais ce qu'il me faut, & je ne me diſſimule en aucune manière quel fardeau doit péſer ſur moi.

Le premier ſentiment qui doit animer le directeur du penſionnat de l'école centrale, c'eſt l'amour vif de la patrie, le goût inné de la liberté, & par ſuite néceſſaire la haîne de l'eſclavage... Et ſi ces ſentimens n'étaient dans mon cœur, verrais-je avec tant de plaiſir s'ouvrir une école où tout doit les graver dans celui des élèves?

Il lui faut des mœurs. Que celui-là ne se présente point pour modèle qui obéit aux passions. Son ame doit être pure, parce que l'œil perçant des élèves pénètre dans les replis les plus cachés. Vous échapperiez aux hommes faits, que vous seriez découvert par les enfans qui vous entourent.

Il lui faut un travail assidu. Citoyens, voulez-vous le repos? Prenez un hoyau, fouillez la terre, équarissez le bois, façonnez la pierre : votre travail est un délassement, & du moins votre ame est libre d'inquiétude quand vos bras agissent. Dans le pensionnat, la nuit même n'est pas un repos. Le dur emploi que d'amener à l'ordre ceux que la licence en a tant éloignés ! La pénible charge que d'expliquer les élémens des sciences à toutes les heures du jour, sans se dégoûter jamais, & sans se rebuter de l'ignorance (1).

Il lui faut de l'ordre. Comment s'accoutumeraient à remplir des devoirs sacrés les élèves du pensionnat, s'ils n'étaient formés de bonne heure à exécuter la loi, à obéir sans mur-

(1) Le directeur du pensionnat, seul au milieu de tant d'élèves ne pourrait, quelque vigilance qu'il eût, suffire à tant de soins. Il a choisi deux citoyens, habitués comme lui à l'instruction, qui lui prêteront leurs secours.

mures à la loi, la ſeule voix impérieuſe qui commande à des républicains?

Enfin, il faut au directeur du penſionnat une tendre amitié pour ſes élèves. Il remplace les parens; il doit avoir preſque leur attachement, ſans participer à leurs faibleſſes. Beaucoup ſont ſavans, ils ont l'eſprit de l'analyſe, & ils ne ſeraient point propres à diriger la jeuneſſe; cet âge folâtre rebuterait leur gravité ou bleſſerait leurs goûts: très-peu ſont doués de la patience, de la conſtance; très-peu ſe plaiſent à l'uniformité des occupations; très-peu ſourient longtems aux jeux bruyans, aux caprices de la jeuneſſe, & peuvent en ſoutenir ou en réprimer les écarts.

Ce peu de mots, exprimés ſans art, vous font connaître, Citoyens, que je ſens les devoirs auxquels m'engage mon acceptation. Je me trouverai fort heureux, ſi je puis mériter l'eſtime publique, celle du département dont les membres cherchent avec un grand zèle l'amélioration des mœurs, & ſi les citoyens voient ſortir de nos écoles des élèves qui aient répondu aux ſoins que nous aurons pris de leur éducation.

Que ſi je n'avais point ce que vous attendez

d'un Directeur de la pension de l'école centrale, tel que je le peins, bientôt, reconnaissant moi-même ma faiblesse, je me retirerais aux lieux d'où je viens, où je laisse la nature, la paix, la société, & je ressemblerais volontiers à cet Athénien qui se réjouissait, étant exclus d'une place, qu'il se rencontrât un meilleur citoyen que lui pour l'occuper.

Discours prononcé à la plantation de l'arbre de la gloire.

Jeunes Citoyens,

Nous venons de vous distribuer les récompenses que nous vous avions promises ; & cette cérémonie nous a fait éprouver un plaisir bien sensible. Mais notre sollicitude ne serait pas pleinement satisfaite, si nous ne laissions pas au milieu de vous un signe durable de la gloire qui vous attend, si vous répondez à nos vœux. Ce signe est le Laurier, que vos mains vont planter : il sera pour vous l'arbre de la gloire.

Il est faible encore ; mais il croîtra à pro-

portion de vos succès. Ne craignez pas d'épuiser sa vigueur : les branches, que vous mériterez qu'on lui enlève, pour en couronner vos fronts, seront aussitôt remplacées par des branches nouvelles. La paresse & l'insouciance peuvent seules le faire périr. Le laurier qui ombrage le tombeau de Virgile languissait depuis long-tems sous le souffle empoisonné du despotisme ; mais à l'entrée triomphante des soldats de la liberté, dans le territoire de Naples, il a repris sa première verdeur, qu'il ne perdra plus jamais. Ainsi, celui que vous plantez aujourd'hui, conservera toujours toute sa force, tant qu'elle sera entretenue par l'ardeur que vous mettrez à acquérir les vertus que la liberté exige de vous.

Vous ne le laisserez pas périr, cet arbre précieux, faute de l'aliment qui lui est nécessaire ; nous en concevons la flatteuse espérance.

Toutes les fois que vous viendrez vous promener dans ces bosquets, vous penserez à la gloire qu'il vous promet ; & cette pensée fera passer dans vos ames un nouveau courage. Vous croirez voir toujours à côté de vous les ombres des deux grands hommes, dont nous offrons ici les images à votre émulation. Vous songerez continuellement aux hommages que leur rend votre

patrie reconnaiſſante ; & le déſir de les imiter, nous fera retrouver dans vous, leurs talens & leurs vertus.

Ne perdez jamais de vue, jeunes Citoyens, (car vous devez profiter de tout ce qui peut ſervir à votre inſtruction), ne perdez jamais de vue que dans cette enceinte, l'arbre de la Liberté eſt placé avant l'arbre de la gloire. Ce n'eſt pas ſans deſſein que nous les avons placés dans cet ordre. Nous avons voulu vous apprendre que, pour parvenir à la gloire, il faut avoir pratiqué toutes les vertus & fait tous les ſacrifices qu'exige la Liberté.

N'oubliez jamais cette utile leçon. C'eſt en y conformant votre conduite, que vous réaliſerez un jour les vœux que nous formons pour votre gloire & pour le bonheur de la République.

VIVE LA RÉPUBLIQUE!

ADMINISTRATION CENTRALE DE L'EURE,

SÉANCE du 11 Germinal, an 7 de la République française, une & indivisible, où étaient présents les Citoyens LANGLOIS, *président ;* GUILBERT, J. B. F. MOREL, HAROU & LEHEC, *administrateurs ;* SAVARY, *Commissaire du Directoire exécutif ;* L. A. ROUSSEL, *Secrétaire en chef.*

L'ADMINISTRATION centrale du Département de l'Eure, vu le procès-verbal ci-dessus, ouï le Commissaire du Directoire exécutif, arrête que le procès-verbal de la fête du 10 germinal sera imprimé au nombre de huit cents exemplaires, pour être envoyé au Ministre de l'intérieur, aux autorités constituées du département, à tous les membres des Jurys d'instruction publique, aux professeurs de l'école centrale, à tous les instituteurs d'écoles primaires, aux élèves de l'école centrale, & à ceux des écoles primaires qui ont été désignés par leurs camarades pour se présenter devant le jury.

Signé, &c. *Pour expédition conforme :*
Signé, Guillaume LANGLOIS, *Président ;*
L. A. ROUSSEL, *Secrétaire en chef.*